Etienne, Charles Guillaume
La jeune femme colère

PQ
2240
E8J4
1910

C. G. ÉTIENNE

La Jeune Femme Colère

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE

— *NOUVELLE ÉDITION* —

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
Devant le Théâtre-Français

1910

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

MAJORATION 50 %
5 frs

LA JEUNE FEMME COLÈRE

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE

Représentée à Paris, sur le Théâtre de Louvois, le 20 Octobre 1804, et reprise par les Comédiens ordinaires du Roi, sur le Théâtre Français, le 28 septembre 1821.

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Ame des Héros, 1 acte en vers, par P. Bilhaud et M. Carré. Une petite pièce, 1823. — 3 hommes, 2 femmes 1 50

L'Ablette, 1 acte, par M. Ordonneau. Un salon, de nos jours. — 4 hommes, 1 femme 1 50

Les Amis avant tout, 1 acte, par A. Lemoine. Une salle à manger, de nos jours. — 2 hommes, 3 femmes 1 50

L'Automate, 1 acte, par E. Durafour. Salle à manger, de nos jours. — 4 hommes, 1 femme. . . . . 1 »

Les Brodequins de Lise, 1 acte, par Laurencin, Desvergers et Vaëz. Un salon, 1839. — 4 hommes, 1 femme . . . . . 1 »

La Cabine N° 9, 1 acte, par Marc Sonal et Laurey. Un bureau, de nos jours. — 3 hommes, 2 femmes. . . . . 1 »

Le Caporal et la Payse, 1 acte, par Varin, P. de Koch et Garnier. Une chambre, 1840. — 3 hommes, 2 femmes. . . . . 1 »

Le Consolateur, 1 acte, par Prével et Erny. Un salon, de nos jours. — 3 hommes, 2 femmes 1 50

Le Coup de Soleil, 1 acte, par A. Second et E. de Grave. Un salon de nos jours. — 2 hommes, 3 femmes 1 50

Coup double, 1 acte, par Édouard Noël. Un salon, de nos jours. — 4 hommes, 1 femme 1 50

Criminel malgré lui, 1 acte, par G. Marot et E. Philippe. Salle à manger, de nos jours. — 3 hommes, 2 femmes 1 50

La Croix du Capitaine, 1 acte, par G. Mathieu et A. Riondel. Un cabinet de travail, de nos jours. — 4 hommes, 1 femme . . . 1 50

Dans les vieux Pots, 1 acte, par E. Héros et Trébla. Un salon, de nos jours. — 2 hommes, 3 femmes 1 50

Diplomate, 1 acte, par G. Rubeau. Un salon, de nos jours. — 3 hommes, 2 femmes 1 50

Docteur!... 1 acte, par A. Bisson et G. Thurner. Un salon, de nos jours. — 3 hommes, 2 femmes 1 50

En douceur, 1 acte, par L. Xanroff et P. Veber. Un café, de nos jours. — 4 hommes, 1 femme. 1 50

Le Gant, 1 acte, par P. Bilhaud et M. Hennequin. Un salon, de nos jours. — 2 hommes, 3 femmes 1 50

C. G. ÉTIENNE

La Jeune Femme Colère

COMÉDIE EN UN ACTE EN PROSE

— *NOUVELLE ÉDITION* —

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Libraire TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
Devant le Théâtre-Français

1910

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

PQ
2240
E8J4
1910

PERSONNAGES

ÉMILE DE VALRIVE	MM.	ARMAND.
VOLMAR		ST-AULAIRE.
GERMAIN.		MONROSE.
ROSE DE VOLMAR	Mmes	MARS.
THÉRÈSE.		DESMOUSSEAUX.
UN PETIT JOKEY.		

La scène se passe au château Valrive, à 40 lieues de Paris.

LA JEUNE FEMME COLÈRE

Le théâtre représente un salon élégant avec de jolis meubles à la mode, canapé, fauteuil, etc. ; à droite est une cheminée couverte de livres, ornée de vases de fleurs, un cordon de sonnette est après, et une guitare y est placée ; plus loin on voit une toilette dans laquelle est un peigne à chignon, un portrait de femme, et une sonnette dessus ; à gauche une table sur laquelle est un violon et des papiers de musique, un carton à dessin, un métier à broder près de la toilette sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAIN et THÉRÈSE, achevant d'arranger l'appartement.

GERMAIN, regardant à sa montre.

Diable ! il va être onze heures, et nos jeunes mariés n'ont pas encore paru.

THÉRÈSE.

Ah dame ! les nuits sont si courtes dans la belle saison.

GERMAIN.

Il faut avouer, not' femme, que ça fait un bien joli couple.

THÉRÈSE.

Ah ! je t'en réponds ; c'est que M. Emile, notre jeune maître, est un charmant cavalier ; c'est tout le portrait de son pauvre père.

GERMAIN.

Et la jeune femme, avec sa taille mignonne, avec ses deux grands yeux bleus, et sa petite mine espiègle, elle a l'air d'un fier lutin.

THÉRÈSE.

Que trop... Veux-tu savoir ce que je pense, Germain ? je crains que notre maître ne soit pas heureux. Je tremble que cette petite femme-là n'ait un mauvais caractère... As-tu vu comme elle a traité hier cette grande femme de chambre arrivée de Paris ? J'ai cru, dieu me pardonne, qu'elle allait lui donner un soufflet.

GERMAIN.

Bah ! tu vois toujours les choses en noir ; parce qu'avec sa jolie petite main... Ces femmes de chambre de Paris sont quelquefois bien impertinentes !... et puis, notre maîtresse est si jeune, si jeune ; et M. Emile est si raisonnable...

THÉRÈSE.

Je désire me tromper... mais...

GERMAIN.

Avoue, notre femme, que la noce a été superbe : comme les garçons avaient bonne mine sous les armes ! comme le magister a fait un beau discours à la mariée !

THÉRÈSE.

Oui, vraiment, il lui a parlé latin.

GERMAIN.

Tout cela me rappelle le jour de nos noces ; sais-tu bien qu'il y aura trente-cinq ans le 20 octobre prochain ?

THÉRÈSE.

Déjà, notre homme ?

GERMAIN.

Te souviens-tu de ce jour-là, ma femme ?

THÉRÈSE.

Si je m'en souviens, il me semble que j'y suis encore.

GERMAIN.

Me vois-tu, le chapeau bas, avec mon gros bouquet, prendre ta main pour ouvrir la danse.

THÉRÈSE.

Ah ! comme mon pauvre cœur battait dans ce moment-là !

GERMAIN.

Et le mien donc ! mais vraiment je crois encore...

Il porte la main sur son cœur.

THÉRÈSE.

Allons donc, not'homme, allons donc, point d'enfantillage ; c'est bon pour ces jeunes gens qui sont là. Mais je m'amuse ici, et j'oublie que j'ai de la besogne à faire : not' jeune maîtresse a renvoyé sa femme de chambre, et monsieur m'a dit de tout disposer aujourd'hui pour sa toilette... ça me donne un mal !...

GERMAIN.

Ah ! voici M. Emile, avec son beau-frère, M. le Major.

THÉRÈSE.

Il a l'air d'un bien brave homme, ce M. le Major.

SCÈNE II

GERMAIN, THÉRÈSE, ÉMILE, VOLMAR.

ÉMILE.

Bonjour, mes amis, bonjour.

THÉRÈSE.

Votre très humble servante, M. Emile.

ÉMILE.

Eh bien ! mon vieux camarade, tu t'es donné beaucoup de peine pour la fête d'hier.

GERMAIN.

Nous appelez ça de la peine, M. Emile, quand il s'agit de votre bonheur ?

ÉMILE.

En songeant au mien, je me suis occupé du vôtre, mes amis ; il était juste de récompenser vos longs services. Je vous ai assuré à tous deux une pension pour le reste de vos jours.

THÉRÈSE.

Ah ! M. Emile, que vous êtes bon ! Nos derniers jours seront heureux, si nous les passons auprès de vous.

ÉMILE.

Vous voyez ces braves gens, mon frère? ce sont de vieux amis, que je porte dans mon cœur. L'un était le domestique de confiance de mon père, et l'autre la femme de chambre de ma mère. Ce sont eux qui ont soigné mon enfance.

THÉRÈSE.

C'est pourtant vrai, M. le Major. Qu'est-ce qui dirait, en voyant ce beau grand homme-là, que je l'ai porté dans mes bras; oui, monsieur, je vous ai porté dans mes bras; ah! que vous étiez gentil...

GERMAIN.

Il me semble encore le voir avec son petit habit vert...

ÉMILE.

C'est bien, mes bons amis; allez, allez, et ne travaillez pas trop, entendez-vous? il est si juste que vous vous reposiez.

THÉRÈSE.

Ah! M. Emile, nous trouverons toujours des forces pour vous servir.

GERMAIN.

Viens, ma femme, viens, il ne faut pas se rendre importun, fais ta révérence et...

THÉRÈSE, faisant la révérence.

Allons, allons; messieurs, je suis votre servante.

ÉMILE.

Adieu, Thérèse, adieu.

THÉRÈSE.

Ah! le bon, l'excellent maître que nous avons là!

SCÈNE III

ÉMILE, VOLMAR.

VOLMAR.

Eh bien! mon cher Emile, vous devez être au comble de vos vœux.

ÉMILE.

Oui, mon frère, je l'avoue, je ne connais personne au monde dont le sort me paraisse égal au mien. Entouré de bons serviteurs, de véritables amis, possesseur d'une fortune considérable, époux d'une femme jeune et belle, j'espère parcourir une carrière douce et heureuse, et partager ma vie entre l'amour et l'amitié.

VOLMAR.

Ce cher Emile! vous savez quelle fut ma joie lorsque vous vous proposâtes pour être l'époux de ma sœur.

ÉMILE.

Ah! combien je suis touché en me rappelant avec quelle franchise...

VOLMAR.

Ecoutez, mon ami; je vous ai prévenu, et je le devais à ma loyauté. Je vous ai dit qu'elles étaient les bonnes qualités de ma sœur; mais je ne vous ai pas dissimulé ses défauts. Votre amour est né si vite, votre mariage s'est fait si promptement que vous n'avez pas eu le temps de les apercevoir... et puis, quand on est amoureux... Si j'avais gardé le

silence, peut-être seriez-vous venu me dire un jour : mon frère, je ne suis pas heureux, votre sœur est une étourdie, une femme impatiente, emportée.

ÉMILE.

Ah ! mon cher Volmar, vous exagérez.

VOLMAR.

Non, je vous l'ai dit, et je vous le répète encore, Rose a été fort mal élevée : orpheline dès le bas âge, elle a été abandonnée à une vieille tante qui l'idolâtrait et qui ne l'a jamais contrariée un seul instant ; une foule de domestiques étaient toujours là à épier ses désirs, à exécuter ses ordres ; aussi est-elle d'une impatience, d'un emportement dont il n'y a pas d'exemple.

ÉMILE, souriant.

Elle a l'air si doux.

VOLMAR.

C'est un petit démon... dans ses accès de colère, elle casse, elle brise tout ce qui se trouve sous sa main. Aucune femme de chambre ne peut rester avec elle plus de huit jours. Hier, à peine étions-nous descendus de voiture, qu'elle a renvoyé Justine sous le prétexte le plus frivole... Mais en vérité j'admire le sang-froid avec lequel vous écoutez tous ces détails.

ÉMILE.

D'abord, je vous l'avouerai, je crois que le tableau est un peu chargé : les frères ne sont pas flatteurs.

VOLMAR.

Les amants sont aveugles.

ÉMILE.

Eh bien, je vous jure qu'il lui est à peine échappé un mouvement d'impatience devant moi.

VOLMAR.

Parbleu ! je n'en suis pas surpris : la veille du mariage une femme sait déguiser ses défauts ; le jour, elle se contraint encore ; mais le lendemain... Ah ! mon pauvre ami, vous n'y êtes pas.

ÉMILE.

On dirait que vous voulez me faire peur, mon frère ; mais je suis bien tranquille. Rose n'a que dix-huit ans ; jamais son caractère n'a été réprimé, vous me l'avez dit vous-même, on a toujours volé au devant de ses moindres désirs : enfin, c'est un véritable enfant gâté ; mais elle est franche, naïve, sensible ; elle a de l'esprit, elle m'aime, nous nous arrangerons fort bien, ne vous inquiétez pas.

VOLMAR.

Ah ! sans doute, elle a de bonnes qualités, un excellent cœur, c'est dommage que ce diable de défaut...

ÉMILE.

Un défaut peut se corriger.

VOLMAR.

Il faudrait donc refaire son éducation.

ÉMILE.

C'est aussi mon projet.

VOLMAR.

Un mari Mentor ?

ÉMILE.

Et pourquoi pas ? dans un bon ménage, le plus

raisonnable des deux ne doit-il pas ses conseils à l'autre ?

VOLMAR.

On se moque des leçons d'un mari...

ÉMILE.

Songez, mon frère, que nous ne sommes pas à Paris : j'avais mon plan lorsque j'ai désiré que notre mariage se fit à la campagne, ici, Rose est tout à moi, je n'ai à craindre ni la dissipation, ni les conseils perfides !...

VOLMAR.

Ni les mauvais exemples.

ÉMILE.

Ecoutez-moi, Volmar, vous aimez votre sœur ?

VOLMAR.

Ah ! vous le savez.

ÉMILE.

Vous pouvez me seconder dans mon projet...

VOLMAR.

Qui ? moi !

ÉMILE.

Avec votre secours, je veux rendre votre sœur la femme la plus patiente, la plus douce...

VOLMAR.

Ah ! mon ami, quel ouvrage vous entreprenez là !

ÉMILE.

Elle vient... silence... dans un instant nous irons faire quelques visites, et chemin faisant, je vous expliquerai...

SCÈNE IV

ROSE, en joli négligé du matin, ÉMILE, VOLMAR.

ROSE, avec un petit air boudeur.

Bonjour, mon ami ; bonjour, mon frère.

ÉMILE.

Nous parlions de toi, Rose ; ton frère me faisait ton éloge; mais tu n'as pas l'air content, ma bonne amie, est-ce que tu as quelque petit chagrin ?

ROSE.

Ah ! mon ami, je suis dans un embarras cruel; conçois-tu l'affreux malheur qui m'arrive ?

ÉMILE.

Qu'est-ce donc, ma chère Rose ?

ROSE.

Je me trouve sans femme de chambre.

VOLMAR.

Ah ! mon Dieu !

ROSE.

Hier soir, dans un petit mouvement de vivacité, j'ai renvoyé Justine : eh bien ! le croirais-tu, elle a eu l'impertinence de s'en aller.

ÉMILE.

Pouvait-elle mieux faire que t'obéir ?

ROSE.

Non, mon ami, j'en ai été fâchée ce matin ; je viens de la renvoyer chercher... elle était déjà partie.

VOLMAR.

Oh ! c'est abominable !

ROSE.

Au reste, je m'en consolerai bientôt, elle était d'une apathie, d'une lenteur insupportable.

VOLMAR.

Il me semble que tu en avais déjà renvoyé une la veille de notre départ de Paris.

ROSE.

Ah ! mon ami ! ne m'en parle pas. Celle-là était d'une vivacité, d'une pétulance... Jamais je n'ai vu un pareil brouillon.

ÉMILE.

A ce que je vois, tu en trouveras difficilement une bonne.

VOLMAR.

Oh ! oh ! c'est que pour parvenir à une charge aussi essentielle, il faut avoir fait de profondes études.

ROSE.

Eh bien, mon frère, allez-vous recommencer vos satires contre les femmes ? vous ne pouvez pas vivre sans elles, et vous êtes toujours à en médire ; voilà de ces contradictions que je ne souffre pas.

ÉMILE, lui baisant la main.

Adieu, ma bonne amie.

ROSE.

Eh bien !... vous me laissez déjà ?

ÉMILE.

Nous allons faire quelques visites, mon frère et moi.

ROSE.

Et quelles visites, mon dieu ! vous voilà tous les deux en uniforme, comme si vous alliez passer une revue.

ÉMILE.

Nous allons voir les principaux habitants de l'endroit. Je compte les engager à dîner pour aujourd'hui.

ROSE.

Mon dieu, comment vais-je faire pour ma toilette ?

ÉMILE.

Tranquillise-toi, Rose, nous avons ici l'ancienne femme de chambre de ma mère, elle a été fort habile dans son temps. Prévoyant bien l'embarras ou tu allais te trouver, je lui ai dit de tout disposer pour ta toilette... en sortant je vais te l'envoyer... Adieu, ma bonne amie.

ROSE.

Adieu, mon ami, tu reviendras bientôt, n'est-ce pas ?

ÉMILE.

Dans un instant, nous serons de retour.

ROSE.

Quand je ne suis pas avec toi, je m'ennuie, mon ami, je t'en préviens.

ÉMILE, la baisant sur le front.

Adieu.

SCÈNE V

ROSE, seule.

Voyons, quelle robe mettrai-je aujourd'hui ?... ma tunique bleue. Oh ! non, non, je mettrai ma petite robe de crêpe blanc, avec une garniture de fleurs de pêcher. Emile ne me l'a pas encore vue, il va me trouver jolie comme un ange. Comme il est aimable ! il ne s'attend pas au cadeau que je vais lui faire. Je veux lui donner mon portrait.

SCÈNE VI

ROSE, GERMAIN.

GERMAIN.

Madame, je viens vous dire que mon épouse va se rendre à vos ordres. Je l'ai laissée occupée à ranger vos cartons, elle sera ici dans une petite minute.

ROSE.

C'est bon, mon cher.

GERMAIN.

Eh bien ! madame, comment trouvez-vous notre pays ?

ROSE, se regardant et s'arrangeant les cheveux, au miroir de sa toilette.

Fort agréable.

GERMAIN.

Ah dame ! c'est bien loin de valoir Paris.

ROSE, toujours à sa toilette.

Vous connaissez donc Paris, Germain?

GERMAIN.

Oui, madame, tel que vous me voyez j'en ai fait le voyage en 77, avec M. le Comte... C'était en hiver. Je me rappelle qu'il faisait un froid...

ROSE.

Ah ! voilà ma guitare... qu'est-ce qui l'a mise là ?

GERMAIN.

C'est moi, madame, qui l'ai déballée.

ROSE, fredonnant.

Ah ! comme elle est fausse ! il faut que je l'accorde. Vous me disiez donc, Germain...

GERMAIN.

Je disais que j'avais fait le voyage de Paris. Nous y arrivâmes le 5 janvier. (Ici une corde de la guitare casse, Rose fait un mouvement d'impatience.) Le lendemain, à ces heures-ci, il m'arriva la plus singulière aventure.

Ici une corde casse encore, Rose frappant du pied.

ROSE.

Ah ! mon Dieu !

GERMAIN.

Parbleu ! madame, il faut que je vous conte ça : J'étais à causer tranquillement dans la rue Saint-Honoré, quand tout à coup j'entends un bruit...

Ici une troisième corde se brise.

ROSE.

Oh ! c'est insupportable !

Ne se possédant plus, elle jette violemment la guitare sur le parquet.

GERMAIN.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ? par ma foi, j'ai cru que j'y étais encore.

ROSE.

Allons, qu'est-ce que vous faites là ? retirez-vous. Et votre femme, voyez comme elle arrive.

SCÈNE VII

ROSE, GERMAIN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, arrive avec un grand carton à la main, dans lequel est une robe de crêpe blanc avec un grand falbala rouge et un chapeau.

GERMAIN.

Un instant, madame, un instant. Tenez, la voici !

ROSE.

Ces gens-là me feront mourir avec leur lenteur.

GERMAIN, sortant, à Thérèse qui entre.

Tu avais raison, Thérèse, tu avais raison. Dans le fait elle est un peu prompte, notre jeune maîtresse, elle est un peu prompte.

ROSE.

Eh bien, approchez donc, la bonne, je vous attends.

GERMAIN, sortant.

Ah ! quelle tête ! ah ! quelle tête !

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, ROSE.

THÉRÈSE, arrivant lentement.

Me voilà, madame, j'accours, disposée à vous rendre mes services très humbles si j'en étais capable.

ROSE, à part.

Elle accourt! La jolie petite tournure de femme de chambre! (Haut.) Tenez, la bonne prenez la clé de ma toilette, ouvrez le tiroir du milieu, et donnez-moi mon peigne: Vous serez bien en état d'arranger mes cheveux.

THÉRÈSE.

Vos cheveux, madame, oh! soyez tranquille, je vous ferai un toupet et un chignon.

Elle ouvre et referme le tiroir.

ROSE.

Ah! mon Dieu! Émile va revenir, dépêchez-vous donc. (Thérèse laisse tomber le peigne.) Que vous êtes maladroite!

THÉRÈSE.

Aussi vous me pressez tant! (Haut.) Voilà votre clé, madame.

SCÈNE IX

THÉRÈSE, ROSE, ÉMILE, paraissant dans le fond du théâtre.

ÉMILE.

Fort bien !

ROSE.

Au moins, saurez-vous m'habiller.

THÉRÈSE.

Cela se demande-t-il, madame quand on a été trente-deux ans femme de chambre ; au reste, il ne m'appartient pas de me vanter, vous allez voir de mon ouvrage : vos robes étaient arrangées à faire peur; je les ai mises dans un état...

ROSE.

Vous avez touché à ma robe?... (Elle la tire du carton avec vivacité.) Ah! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

THÉRÈSE.

Madame, c'est un falbala. Ceci est un fontange.

ROSE.

Ah! quelle horreur! Voilà ma robe gâtée.

THÉRÈSE.

Mais, madame, quand j'ai quitté Paris, c'était une fureur.

ROSE, lui jetant la robe au nez.

L'impertinente !... Et mon joli chapeau ?

THÉRÈSE.

Madame, j'en ai fait un pouffe. Regardez-le, il est superbe.

ROSE, en fureur.

Sortez, sortez, vous dis-je.

THÉRÈSE, fuyant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel démon!

SCÈNE X

ROSE, ÉMILE, regardant toujours au fond du théâtre. Il a souri pendant toute la scène précédente.

ROSE.

Que je suis malheureuse! et mes jolies fleurs de pêcher. Ah ciel! elle a mis la garniture de ma robe sur mon chapeau.

Elle prend tour à tour ses bonnets, ses robes, ses chapeaux, les arrache, les déchire et les foule aux pieds.

ÉMILE.

A merveille... à merveille... me voilà... C'est moi-même... Ah! que je suis heureux! C'est absolument ça.

ROSE, l'apercevant.

Quoi! vous étiez là, mon ami? qu'avez-vous donc?

ÉMILE.

Ma chère Rose, je suis au comble de la joie, enchanté, transporté : un instrument brisé, des robes foulées aux pieds... ah! mais c'est unique, je me reconnais.

ROSE, un peu confuse.

Que voulez-vous dire ?

ÉMILE.

Oh ! ma charmante amie, il est bien vrai que le ciel nous a faits l'un pour l'autre. Quelle sympathie ! quelle étonnante conformité de caractère !

ROSE.

Comment donc ?

ÉMILE.

Oui, je suis tout cela, moi : impatient, colère, furibond, brisant tout, chassant tout.

ROSE.

C'est une plaisanterie.

ÉMILE.

Non, je vous le proteste : c'est la pure vérité. Ecoutez-moi, Rose, je ne veux plus rien vous déguiser. Vous allez tout savoir : il faut d'abord vous avouer que j'ai été mal élevé par mon oncle.

ROSE.

Vous, mal élevé ?

ÉMILE.

Horriblement. Dès ma première jeunesse, j'annonçai un caractère indomptable... je maltraitais mes maîtres, je frappais les domestiques. Mon oncle, aveuglé par sa tendresse pour moi, trouvait tout cela charmant. Voilà un enfant qui promet, disait-il, il aura de l'énergie.

ROSE.

En effet, cela est singulier.

ÉMILE.

Vous pensez bien que ma pétulance n'étant ja-

mais réprimée, n'a fait que s'accroître avec l'âge ; cependant, lorsque j'épousai mon aimable Rose, j'ai fait de sérieuses réflexions. Que pensera-t-elle, me disais-je, quand elle découvrira mon caractère ? Elle me prendra pour un monstre ; elle me haïra.

ROSE.

Ah ! mon ami !

ÉMILE.

Cette idée me fit frémir ! juge donc quelle a été ma joie, en découvrant que tu avais le même défaut. Maintenant, je suis persuadé que tu voudras bien l'excuser en moi, et, grâce au ciel, me voilà délivré de l'inquiétude la plus affreuse.

ROSE.

Comment, mon ami, vous avez le caractère violent ?

ÉMILE.

Fougueux.

ROSE.

Mais c'est singulier, je ne m'en suis jamais aperçu avant notre mariage.

ÉMILE.

Ah ! c'est tout simple, ma bonne, je cherchais à te plaire, et il paraît que tu avais le même désir.

ROSE.

Je vous croyais si doux.

ÉMILE.

Oh ! mon Dieu, non. C'est du feu qui circule dans mes veines ; et à la moindre contradiction...

ROSE.

Moi, de même, pour peu qu'on me contrarie, le

cœur me bat, et j'entre dans des fureurs... mais ça ne dure pas longtemps, mon ami.

ÉMILE.

L'instant d'après, il n'y paraît plus.

ROSE.

Et je suis au désespoir si j'ai fait de la peine à quelqu'un.

ÉMILE.

Moi, aussi, ça me désole ; mais j'ai un malheur : souvent je recommence au bout de deux minutes.

ROSE.

C'est terrible, cependant.

ÉMILE.

Pourquoi donc ? tout le monde n'a-t-il pas ses défauts ? Nous sommes fort heureux d'avoir le même ; au moins on ne pourra pas dire qu'il y a incompatibilité d'humeur. Moi, je trouve que nous sommes bien partagés : la vivacité annonce toujours un bon cœur... d'ailleurs, dès que nous aurons de l'indulgence l'un pour l'autre, à quoi bon nous gêner ? Nous ferons à nous deux un tapage épouvantable, mais les raccommodements seront délicieux.

ROSE.

Les raccommodements! Émile, vous pensez donc que vous vous mettrez en colère contre moi ?

ÉMILE.

Chère amie, vous savez que c'est un mouvement indépendant du cœur et de la raison. Quand le sang porte à la tête, on est capable de tout. Moi, je ne connais personne, mais l'accès passé, je serai à vos pieds, vous n'en doutez pas.

ROSE.

Oui, c'est charmant; mais nous nous raccommoderons le moins possible, n'est-ce pas ?

ÉMILE.

A propos, ma chère, nous aurons six personnes à dîner. Voici ton frère, je vous laisse ensemble un instant, pour aller donner mes ordres ; adieu, ma bonne. Tu n'imagines pas combien je suis soulagé par l'aveu que je viens de faire.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, VOLMAR.

VOLMAR, bas à Émile.

Eh bien ?

ÉMILE, en sortant, à Volmar.

J'ai commencé, et j'espère que ça n'ira pas mal.

SCÈNE XII

ROSE, VOLMAR.

VOLMAR.

Qu'est-ce que tu as donc, ma sœur ? penses-tu toujours à ta femme de chambre ?

ROSE.

Il s'agit bien de femme de chambre, mon frère.

VOLMAR.

Mais comme tu as l'air rêveur ! A quoi donc réfléchis-tu ?

ROSE.

Hélas ! j'ai bien sujet de réfléchir.

VOLMAR.

Ah ! je le crois, ma sœur.

ROSE.

Mon frère, dispensez-moi de vos plaisanteries... tenez, je ne suis pas d'humeur.

Ici on entend un grand bruit de tables renversées, de meubles brisés.

VOLMAR.

Quel bruit entends-je ?

ROSE.

Ah ! mon Dieu ! serait-ce déjà lui ?

On entend encore du bruit.

VOLMAR.

Le bruit redouble, je crois en vérité qu'on se bat.

ROSE.

Mon frère, je t'en conjure.

VOLMAR.

N'aie pas peur, ma bonne amie, j'y cours, et je reviens t'apprendre ce que c'est.

SCÈNE XIII

ROSE, seule.

Je tremble... ah ! mon Dieu ! si c'était Émile...

cependant il ne fait que nous quitter... ah! je ne le vois que trop... il ne m'a pas trompée... mais je n'en reviens pas, avec une physionomie si douce.

SCÈNE XIV

ROSE, VOLMAR, rentrant avec un air de mauvaise humeur.

ROSE.

Eh bien! mon frère?

VOLMAR.

C'est M. votre mari.

ROSE.

Émile!... mais qu'a-t-il donc?

VOLMAR.

Oui, oui, va-t'en le lui demander; je l'ai trouvé le visage ardent, les yeux enflammés; il a mis tous les gens de la maison en fuite; il renverse les tables, les meubles, brise les porcelaines, les glaces.

ROSE.

Ah! mon Dieu! et mon superbe cabaret, le présent de noce de ma tante.

VOLMAR.

Je t'avoue que je suis fort mécontent d'une pareille conduite, elle est vraiment scandaleuse; j'ai voulu le calmer, et il m'a répondu avec un ton...

ROSE.

Mon frère, ne te fâche pas; c'est qu'il est un peu violent, vois-tu : il me l'a avoué.

VOLMAR.

Eh bien! morbleu! quand on a ce défaut-là, on ne se marie pas ; on n'associe pas son sort à celui d'un être qu'on s'expose à rendre malheureux, et je te jure bien ma sœur, que si j'avais su...

ROSE.

Ah! mon frère, voilà qu'il vient de ce côté; il a toujours l'air plus furieux.

ÉMILE, dans la coulisse.

Les scélérats!...

ROSE.

Mon frère, ne lui dis rien, je t'en prie. Dans ces moments-là, il ne connaît personne... Comme il a les yeux égarés! je cours me renfermer dans ma chambre : je reviendrai quand l'accès sera passé ; il m'a dit que cela ne lui durait pas longtemps.

SCÈNE XV

VOLMAR, ÉMILE, arrivant dans l'attitude d'un homme furieux.

VOLMAR.

Mon cher Émile!

ÉMILE.

Mon frère, laissez-moi je ne me connais plus.

ROSE, se hâtant d'entrer dans sa chambre.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

VOLMAR, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

ÉMILE, riant.

Eh bien! mon frère?

VOLMAR.

Elle a eu une peur... elle ne sait où elle en est. Ah! mon cher Émile, je vous félicite.

ÉMILE.

Laissez-moi achever mon ouvrage; c'est alors seulement que vous pourrez me féliciter.

VOLMAR.

Allons, mon ami, du courage! car il en faut pour tenter une pareille épreuve dans un jour qui est ordinairement consacré à la tendresse.

ÉMILE.

Et c'est précisément le meilleur que j'aie pu choisir. La beauté souffre une leçon, quand c'est l'amour qui la donne; mais lorsque ses premières ardeurs sont passées, au lieu d'un précepteur aimable, elle ne trouve plus qu'un censeur austère, qu'un pédant ennuyeux... La raison qui plait tant dans la bouche d'un amant fatigue dans celle d'un mari. Allez, mon frère, allez j'ai tout calculé.

VOLMAR.

A merveille, vous êtes en bon train; je vous laisse. En attendant le dîner, je vais écrire quelques lettres à mon régiment... Ah! mon frère, c'est à faire à vous, et je vous rends les armes.

ÉMILE.

Songez que vous m'avez promis votre secours.

VOLMAR.

Je vous ai donné ma parole, vous pouvez y compter.

SCÈNE XVI

ROSE, ÉMILE, il prend un carton, s'asseoit dans un fauteuil, et se met à dessiner.

ROSE, entr'ouvrant sa porte, et regardant d'un air craintif.

Voyons s'il est encore en fureur : mon ami, est-ce passé ?

ÉMILE.

Ah! c'est toi, Rose ?

ROSE.

Qu'est-ce que vous faites donc là ?

ÉMILE.

J'achève l'ouvrage que j'ai commencé pour toi ; je dessine le bosquet où je t'ai vue pour la première fois chez ta tante. Tiens, regarde, ne reconnais-tu pas le fond du parc ?

ROSE.

C'est charmant. Pour ne pas t'empêcher de travailler, moi, de mon côté, je vais m'asseoir et broder l'écharpe que je t'ai promise.

ÉMILE, souriant.

Rose, je me suis mis en colère depuis que je ne t'ai vue.

ROSE.

Je le sais bien, vous m'avez fait une peur...

ÉMILE.

Bah! ce n'est rien que cela.

ROSE.

Comment! ce n'est rien?

ÉMILE.

J'ai fait maison nette; à l'exception de Germain et de Thérèse, j'ai renvoyé tous les domestiques.

ROSE.

Vous aviez l'air si calme, quand vous m'avez quittée; comme vous vous êtes fâché vite!...

ÉMILE.

Que veux-tu? je me contenais depuis si longtemps! j'ai profité de la première occasion; j'ai fait bien du tapage, n'est-ce pas?

ROSE, à part, en brodant.

Mais voyez donc comme il parle légèrement!...

ÉMILE, riant.

Si tu voyais le salon, on dirait un champ de bataille.

ROSE.

Oui, riez, monsieur, riez, je vous le conseille.

ÉMILE, continuant à dessiner.

Oh! comme ce paysage est frais, ce calme délicieux... Sais-tu dans quelle attitude je me dessine? au milieu d'un bosquet de roses, et me fixant auprès de la plus jolie.

Rose quitte tout doucement son ouvrage, vient sur la pointe du pied, et appuie son bras sur l'épaule de son mari.

ÉMILE, se retournant et lui baisant la main.

Bonjour, ma bonne amie. Eh bien, tu t'en vas?

Reste donc, pour jouir un moment de la perspective.

ROSE, retournant à son métier.

Non, monsieur, non; je ne voulais vous dire que cela. D'ailleurs, vous êtes un méchant, vous avez brisé mes porcelaines.

ÉMILE.

Ah! un petit moment; ne nous reprochons rien, ma bonne amie; n'as-tu pas brisé ta guitare?

ROSE.

Oui; mais c'est bien différent, elle ne t'appartenait pas.

ÉMILE.

Bah! moi qui te parle, j'en ai fait bien d'autres: je suis sûr que j'ai cassé dans ma vie dix violons et autant de flûtes.

ROSE.

Ah! mon Dieu!

ÉMILE.

Si je n'étais pas aussi colère, je serais bon musicien; mais au premier passage difficile, je déchire les cahiers, je renverse les pupitres.

ROSE.

Ah! mon ami, le vilain défaut que tu... que nous avons là!

ÉMILE.

Hélas! plût à Dieu que je n'eusse que de semblables bagatelles à me reprocher!

ROSE, quittant son ouvrage, et se levant avec inquiétude.

Qu'est-ce que vous avez donc fait mon ami?

ÉMILE.

Non, Rose, je ne peux pas te le dire.

ROSE.

Pardonnez-moi, monsieur, vous me le direz ; voulez-vous bien me le dire ?

ÉMILE.

Un petit moment, laisse-moi finir cette cascade.

ROSE.

Ah ! mon Dieu ! monsieur, laissez-là votre cascade, et dites-moi ce que vous avez fait.

ÉMILE, se levant.

Hélas ! à quel pénible aveu me forcez-vous ? Vous allez avoir bien mauvaise opinion de moi.

ROSE, impatientée.

Parlez donc.

ÉMILE.

Vous voyez bien Germain, ce vieux, ce fidèle serviteur.

ROSE.

Eh bien !

ÉMILE, à part.

Effrayons-la. (Haut.) Il y a six mois que, dans un accès de colère, j'ai eu le malheur de lui casser un bras.

ROSE.

Casser un bras... Oh ! mon ami, c'est affreux ! il est vrai que je suis très vive ; mais je n'ai jamais rien fait qui approchât de cela. A la vérité, j'ai brisé quelques meubles.

ÉMILE.

C'est bien, tu es une femme, il faut de la propor-

tion ; je suis plus fort que toi, vois-tu ma bonne amie ; les passions des hommes !... Pauvre bon vieux Germain, cet affreux souvenir me poursuivra toute ma vie.

ROSE.

Casser un bras !

ÉMILE, après un long soupir.

Hélas ! si ce n'était encore que cela.

ROSE.

Comment ! mon ami, encore ? Ah ! mon Dieu !

ÉMILE.

Vous devez bien penser qu'avec un pareil caractère j'ai dû me battre plus d'une fois, et que...

ROSE.

Ah ! mon ami, ne vous battez plus, vous me feriez mourir.

ÉMILE.

Comment donc faire ?

ROSE.

Il faut te corriger, mon Emile. Promets-moi de te corriger.

ÉMILE.

Me corriger, ma chère amie ? c'est impossible

ROSE.

Comment ! tu crois qu'on ne peut pas vaincre ce défaut-là ?

ÉMILE.

Non, ma chère, c'est dans le sang.

ROSE.

Mon ami, je te prouverai qu'on peut en venir à bout.

ÉMILE.

Je ne demande pas mieux que d'en être convaicu.

ROSE.

Veux-tu t'engager seulement à me prendre pour modèle. Promets-le moi, et je vais te faire un cadeau.

ÉMILE.

Un cadeau ?

ROSE.

Oui, je te donnerai mon portrait.

ÉMILE.

Comment ! Rose, vous aviez votre portrait et vous ne me l'avez pas donné hier ?

ROSE.

Écoute donc, mon ami, il ne faut pas tout donner dans un jour ; je t'en prie, porte-le toujours sur ton sein, et quand tu te sentiras près de te fâcher, arrête un instant les regards sur lui. Alors sois en sûr, mon ami, ton sang se calmera ; à la colère succédera un sentiment plus tendre ; et bientôt mon Émile deviendra le plus doux, comme il est le plus aimable des hommes.

ÉMILE.

Ah ! ma bonne amie, tu m'enchantes.

ROSE.

Que penses-tu du préservatif ?

ÉMILE.

Il est excellent... Je vais me faire peindre tout de suite.

ROSE.

Te faire peindre ?... Ah ! je t'entends.

ÉMILE.

Mais, donne-le moi ce charmant portrait : je brûle de l'avoir.

ROSE.

Attends, il est dans un tiroir de ma toilette. Ah ! mon Dieu ! où est la clé ? Qu'est-ce que j'ai fait de la clé ?

ÉMILE, à part

L'étourdie ! voyons ce qui arrivera.

ROSE, cherchant partout.

Ne l'as-tu pas vue, mon ami ?

ÉMILE.

Non ?

ROSE, renversant, dans son impatience, les livres qui sont sur la cheminée.

Cherche donc aussi... tu es là d'une tranquillité.

ÉMILE.

C'est inutile, tu l'as perdue.

ROSE.

Non : il n'y a qu'un moment, je la tenais encore, j'en suis bien sûre... ah ! mon ami, je me rappelle, c'est Thérèse qui doit l'avoir. Thérèse ! Thérèse !... Ne t'impatiente pas, mon ami. (Avec impatience.) Thérèse ! (Elle prend la sonnette et l'agite avec violence de sa main gauche.) Thérèse... (Et frappant du pied, elle prend de l'autre main le cordon de sonnette qui est à la cheminée.) Ne t'impatiente pas.

ÉMILE, à part.

A merveille.

SCÈNE XVII

ROSE, ÉMILE, THÉRÈSE, venant lentement.

THÉRÈSE.

Me voilà, madame, me voilà.

ROSE.

Allons, vite : la clé de ma toilette.

THÉRÈSE.

Quelle clé, madame ?

ROSE.

Quelle clé ? celle que je vous ai donnée ce matin.

THÉRÈSE.

Celle que vous m'avez donnée ce matin ? mais, madame, je vous l'ai rendue.

ROSE.

Vous me l'avez rendue, à moi ?

THÉRÈSE.

Oui, madame.

ROSE.

Comment ! vous oserez me soutenir.

THÉRÈSE, se fâchant par degrés.

Oui, madame, je vous l'ai remise entre les mains.

ROSE.

Ah ! c'est un peu fort.

THÉRÈSE.

Vous étiez-là, madame, comme vous y êtes à présent.

ROSE.

Cette femme-là me fera mourir.

THÉRÈSE.

Je me souviens même que vous étiez en colère.

ROSE.

Quelle audace! mon ami; quel affront! il est impossible de garder ces gens-là.

ÉMILE, à part.

C'est à mon tour : l'air furieux. (Haut.) un moment; Germain!... Germain!

SCÈNE XVIII

ROSE, THÉRÈSE, GERMAIN, ÉMILE,

GERMAIN.

Que demande monsieur?

ÉMILE.

Avez-vous trouvé la clé de la toilette de madame?

GERMAIN.

Non, monsieur.

ÉMILE, à Thérèse.

C'est donc vous qui êtes coupable?

ROSE.

Sans doute.

THÉRÈSE, hors d'elle.

Madame, si vous aviez des poches aussi, cela n'arriverait pas.

ROSE.

Impertinente ! sortez de la maison ; ne reparaissez jamais devant moi.

GERMAIN.

Ah ! mon Dieu ! madame, permettez-moi de vous le dire, quel bruit vous faites pour une clé ? on dirait...

ÉMILE, furieux.

Comment ! quel bruit ? je vous trouve bien insolent : vous osez manquer à madame, malheureux ! sortez de chez moi, que je ne vous revoie plus.

GERMAIN.

Ah ! mon bon maître.

ÉMILE.

A la fin c'est trop souffrir ; sortez, vous dis-je, ou craignez ma fureur.

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a donc ?

ÉMILE, à part.

Pauvres amis ! il m'en coute de vous affliger. (Haut.) Soutenir que madame peut avoir tort... Vous êtes encore là... Pour la dernière fois, sortez de la maison, je vous chasse tous les deux.

GERMAIN et THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! not' bon maitre !

SCÈNE XIX

ROSE, ÉMILE.

ÉMILE, hors de lui.

Comme ces valets abusent des bontés qu'on a pour eux !

ROSE.

Comme ils sont malhonnêtes !

ÉMILE.

Impertinents !

ROSE.

Menteurs, ce sont toujours les domestiques qui occasionnent les querelles dans les ménages.

ÉMILE.

Nous n'en avons plus. Ainsi dorénavant nous serons toujours d'accord.

ROSE.

Ah ! sans doute.

ÉMILE.

Dans le fond, cependant, nous nous sommes fâchés pour peu de chose. Je t'avais bien dit qu'il était difficile de se corriger.

ROSE.

Ah ! mon ami, je te le jure, c'est la dernière fois que cela m'arrivera. C'est un si vilain défaut. Plus je te vois... Est-ce que cela ne te produit pas cet effet-là, à toi ?

ÉMILE.

Mais je t'avoue que je commence à ne pas trouver cela fort aimable.

ROSE.

Travaillons de concert à nous corriger, mon ami. Sais-tu bien que dans ces moments-là, ta physionomie devient effrayante ? Tu n'es plus le même.

ÉMILE.

Cela n'est pas étonnant, la colère change les traits, rend les yeux hagards. Si tu pouvais te voir alors, tu ne te reconnaitrais pas... ah ! tu n'es pas jolie.

ROSE.

Mon ami, il faut te corriger définitivement.

ÉMILE.

Allons, plus d'emportement, plus de colère : c'est fini.

ROSE.

Veux-tu en prendre l'engagement ?

ÉMILE.

De tout mon cœur.

ROSE.

Nous verrons le premier qui y manquera ; je suis bien sûre de moi, d'abord.

ÉMILE.

Et moi, je ne suis pas si fort ; il va furieusement m'en coûter, et si tu ne me donnais pas l'exemple, je n'aurais pas le courage de répondre de moi.

ROSE.

Sois tranquille... occupons-nous d'autre chose.

ÉMILE.

Veux-tu faire de la musique ?

ROSE.

Ah! mon ami, la bonne idée! on dit que la musique calme les sens, qu'elle dispose l'âme aux émotions douces.

ÉMILE.

Voici justement une romance nouvelle sur la paix du ménage : elle nous convient à merveille ; je vais t'accompagner avec mon violon.

ROSE, chantant.

Ah ! que deux époux sont heureux
Quand c'est l'amour qui les engage.

ÉMILE, arrêtant.

C'est trop vite.

ROSE, continuant.

Au sein des plaisirs et des jeux
Ils goûtent la paix du ménage.

ÉMILE, interrompant.

Tu manques ce dernier passage-là, ma bonne amie.

ROSE.

Tu crois ; allons recommençons,

ÉMILE.

Prends garde à la paix du ménage.

ROSE, recommençant avec impatience

Ah ! que deux époux sont heureux
Quand c'est l'amour qui les engage.

ÉMILE, s'arrêtant.

Allons, ferme !

ROSE.

Au sein des plaisirs et des jeux
Ils goûtent la paix du ménage.

ÉMILE.

Ça n'est pas mieux, tu te trompes encore.

ROSE.

Non, c'est toi qui accompagnes mal.

ÉMILE.

Allons recommençons.

ROSE.

Encore ? allons, voyons :

Ah ! que deux époux sont heureux
Quand c'est l'amour qui les engage.

ÉMILE.

Ah ! mon Dieu, comme tu dis cela vite ! tu n'y es pas du tout.

ROSE, chiffonnant le cahier

Au sein des plaisirs et des jeux
Ils goûtent la paix du ménage.

ÉMILE, l'interrompant.

Ce n'est pas cela.

ROSE, lui jetant le cahier au nez.

Ah ! pour le coup, c'est ennuyeux.

ÉMILE.

Fort bien ! voilà un joli précepteur ! il donne de bons exemples à son élève.

ROSE, avec un peu de douceur.

Écoute donc ; j'ai promis de ne pas m'emporter... sans motif.

ÉMILE.

Qu'est-ce que c'est donc que j'aperçois-là au bout de ce mouchoir ?

ROSE.

A ! mon ami... c'est la clé.

ÉMILE.

Quoi ! la clé que vous demandiez à Thérèse.

ROSE.

Hélas ! oui.

ÉMILE.

Fort bien ! madame, et voilà ces deux honnêtes vieillards renvoyés. Pauvre Thérèse ! avec quelle barbarie vous lui avez parlé !

ROSE.

Ah ! mon ami, je suis prête à aller lui demander pardon.

ÉMILE.

Oui ; il est bien temps. Irais-je aussi m'avouer coupable à Germain ? Cela serait-il décent ?

ROSE.

Eh bien ! mon ami, veux-tu faire une chose ? Tu as renvoyé Germain, moi j'irai lui parler. J'ai chassé Thérèse, tu feras une démarche auprès d'elle. Ne trouves-tu pas qu'il sera bien doux de réparer l'un par l'autre les torts que nous avons eus mutuellement.

ÉMILE, à part.

Si j'en croyais mon cœur, j'irais l'embrasser ; mais la crise s'approche, il faut frapper les derniers coups. (Haut) Quand je songe que je me suis mis en colère, cela me met dans une fureur... et les six

personnes que nous attendons à dîner, pas un domestique pour les servir; c'est affreux.

Il va s'asseoir dans un fauteuil près de la table, à l'extrémité du théâtre.

ROSE.

Mon ami, pardonne-moi je t'en supplie... Vous ne répondez rien... Ah ! Emile !...

Elle s'en va en pleurant près de la toilette.

SCÈNE XX

ROSE, ÉMILE, VOLMAR.

VOLMAR.

Eh bien! dînons-nous ? Ah ! ah ! vous voilà bien vraiment. On vous prendrait pour d'anciens époux. (Emile lui fait des signes d'intelligence.) Personne ne répond. O ciel ! que vois-je ! ma sœur en pleurs ! que signifient donc ces livres renversés ! Quel éclat ! quel scandale !... monsieur, (Feignant de la voir.) est-ce là le sort que vous préparez à ma sœur ? Quoi ! dès le lendemain...

ÉMILE.

Vous oubliez sans doute, monsieur, que je suis chez moi.

ROSE, à part.

O ciel ! je tremble.

VOLMAR.

Ne devriez-vous pas rougir ?

ÉMILE.

Monsieur, je ne reçois de leçon de personne.

VOLMAR.

Tant pis, monsieur, vous en auriez besoin.

ÉMILE.

Vous m'insultez.

ROSE, à Volmar.

Mon cher Volmar, songe qu'il est mon époux; cher Emile, c'est mon frère.

VOLMAR.

Laisse-nous un instant ma sœur.

ÉMILE, bas à Volmar.

Feignons de parler mystérieusement. (Haut, en ayant l'air de parler bas.) Monsieur, vous m'entendez.

VOLMAR, de même.

Quand il vous plaira, monsieur.

ROSE.

Grands dieux! que signifient ces mots ?

ÉMILE.

Rassurez-vous, ce n'est rien. Ne pouvons-nous pas nous expliquer tranquillement? (Bas à Volmar.) Je vous en prie, contraignez-vous devant ma femme.

VOLMAR, très haut.

Oui, parlons plus bas.

ROSE.

Cruels! vous croyez m'en imposer, mais je vois quels sont vos horribles desseins.

ÉMILE.

Eh! cessez de vous troubler, nous sommes calmes.

ROSE, à part.

Ce calme-là me fait trembler.

ÉMILE, prenant la main de Volmar, et sortant.

Monsieur, je vais vous attendre.

VOLMAR.

Dans un instant, je suis à vous.

SCÈNE XXI

ROSE, VOLMAR.

ROSE.

O ciel! Emile est sorti... (A Volmar, qui fait mine de le suivre.) Mon frère, où vas-tu?

VOLMAR.

Laisse-moi sortir.

ROSE, le retenant.

Non, mon frère, vous ne sortirez pas.

VOLMAR.

L'infâme! je lui apprendrai...

ROSE, se jetant à ses pieds.

Mon frère, j'embrasse tes genoux. Si tu t'éloignes, je meurs.

VOLMAR.

Laisse-moi. C'est lui qui m'a provoqué, et entre militaires.

ROSE.

Eh bien, si tu veux te venger, me voilà à tes pieds; mais, au nom de ce qu'il y a de plus sacré,

respecte les jours d'un époux sans lequel je ne peux vivre.

VOLMAR, après un instant de silence.

Allons, en ta faveur...

ROSE.

Mon frère, promets-moi de ne pas donner de suite à cette affaire-là... je t'en supplie.

VOLMAR.

Eh bien! oui, je te le promets.

ROSE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami, tu me combles de joie.

VOLMAR.

Ma pauvre sœur!

ROSE.

Aussi il semble que ce soit un sort. Tout le monde se met en colère ici... Je suis vive... Émile est violent, tu es emporté.

VOLMAR.

Ton mari aurait bien besoin d'une leçon.

ROSE.

Ah! sans doute, car il a un bien vilain caractère; mais écoute-moi, mon frère, personne ne peut nous entendre, je vais te confier un secret... j'ai formé le projet de le corriger...

VOLMAR.

Toi?

ROSE.

Oui, moi, je veux être son précepteur. Ainsi, laisse-moi cette gloire-là. Tu ne te figures pas combien il a déjà fait de progrès aujourd'hui. Au mo-

ment où tu nous a interrompus, j'étais en train de le convertir.

VOLMAR.

Bah!

ROSE.

Vraiment; je t'en prie, mon frère, ne te mêle pas de cela. Tu es trop vif, autrement tu m'exposes à perdre tout le fruit de mes travaux.

SCÈNE XXII

ROSE, VOLMAR, UN PETIT JOKEY.

LE JOKEY, criant.

Monsieur le major, M. Emile a dit comme ça que j'aie bien soin de vous remettre cette lettre en particulier.

VOLMAR.

Imbécile! allons, sors.

SCÈNE XXIII

ROSE, VOLMAR, lisant la lettre.

ROSE.

Une lettre d'Émile!... Quel mystère!... Je frémis... Mon frère, quelle est cette lettre? montre-la moi.

VOLMAR.

Non, Rose, je ne le puis.

ROSE.

Je veux la voir.

VOLMAR.

A quoi bon t'affliger ?

ROSE, lui arrachant la lettre.

Je la verrai, vous dis-je.

VOLMAR.

Hélas!

ROSE, lisant.

« Mon frère, à peine vous avais-je quitté que le » remords s'est emparé de moi. Il faut que l'em- » portement soit un vice bien affreux, puisqu'il » m'aurait rendu capable de percer le cœur auquel » je dois l'épouse la plus chérie. Hélas! pourquoi » lui ai-je présenté une main si peu digne d'elle; » mais du moins je n'empoisonnerai pas une vie qui » m'est chère; peut être l'absence et la réflexion » viendront-elles à bout de calmer un sang trop im- » pétueux; j'ai voulu m'épargner de déchirants » adieux, je pars et... » Mon frère, il ne peut être loin; prends le meilleur de tes chevaux. Pars, cours, vole et le ramène; dis-lui que je supporterai tous ses défauts avec patience, avec résignation. Dis-lui que je ne me permettrai jamais le moindre murmure; mais va donc! le temps s'écoule.

VOLMAR.

Ma chère Rose, je te promets de faire tous mes efforts.

ROSE.

Mais pars donc, je t'en conjure, ou bien je cours moi-même...

VOLMAR.

Adieu, je pars.

SCÈNE XXIV

THÉRÈSE, ROSE.

THÉRÈSE, ayant un petit paquet sous le bras.

Madame, je viens vous faire mes adieux. D'après vos ordres, je vais sortir de la maison.

ROSE.

Quoi! ma bonne, vous me quittez aussi. Ah! restez, je vous en supplie, oubliez les torts que j'ai envers vous.

THÉRÈSE.

Non, madame, tenez, je vois bien que mes services ne sauraient vous convenir. Ce serait pour recommencer au bout de deux jours. J'ai le malheur d'être trop vieille, je ne peux plus changer.

ROSE.

Thérèse, je vous proteste...

THÉRÈSE.

Ah! combien il en coûte de se séparer de ceux avec qui on croyait passer sa vie.

ROSE, à part.

Elle me déchire le cœur!

THÉRÈSE.

Hélas ! je suis née dans cette maison, je croyais y mourir. J'ai été trente-deux ans avec feu madame la comtesse. Elle était si bonne, si douce. Aussi était-elle chérie, adorée de tout le monde.

ROSE, à part.

Oh ! que je souffre.

SCÈNE XXV

GERMAIN, arrivant avec sa valise sous le bras, ROSE, THÉRÈSE.

ROSE.

Et vous aussi, Germain, vous partez ?

GERMAIN.

Oui, madame.

ROSE.

O ciel ! tout le monde m'abandonne.

GERMAIN.

Monsieur m'a donné mon congé.

ROSE.

Eh ! non, mes amis, vous restez tous les deux.

GERMAIN.

Me serais-je jamais attendu à être traité de la sorte.

ROSE.

Oui, sans doute, il a eu un mouvement de vivacité bien condamnable, mais vous savez qu'il est d'un naturel très violent.

GERMAIN.

Lui, madame?

THÉRÈSE.

M. Émile, violent, c'est une calomnie.

ROSE.

Depuis le temps que vous le servez, vous devez être habitués à ses emportements.

GERMAIN.

Madame, on vous a indignement trompée. Au contraire il nous a comblés de bontés jusqu'à ce jour. Monsieur Émile est l'homme le plus bienfaisant, le plus affable.

THÉRÈSE.

Qui a le meilleur caractère.

GERMAIN.

L'humeur la plus égale. Dans tout le pays, on le cite comme un modèle de douceur et de bonté.

ROSE.

Comment, dans sa jeunesse, il ne battait pas les domestiques de son oncle?

GERMAIN.

Lui! battre les domestiques.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! madame, qui est-ce qui vous a donc fait tous ces mensonges?

GERMAIN.

Quand il était enfant, son oncle ne lui faisait qu'un reproche, c'était d'être d'un naturel trop timide.

ROSE.

Tout ce que j'entends...

GERMAIN.

Depuis que je suis à son service, il ne lui était jamais arrivé de se mettre en colère contre moi. Si j'avais le malheur de faire mal, il me reprenait d'un ton si doux, avec des manières si bonnes...

ROSE.

Et le bras qu'il vous a cassé ?

GERMAIN.

Le bras qu'il m'a cassé ? Ah! juste ciel! mais madame, on a voulu s'amuser à vos dépens, permettez-moi de vous le dire.

THÉRÈSE.

Lui! ah! le pauvre cher homme, il est incapable.

GERMAIN.

Mais, madame, ce n'est que depuis son mariage qu'il est changé comme ça... Je ne sais quel malin esprit est entré dans la maison.

ROSE.

O ciel! quel trait de lumière. Mes bons amis, laissez-moi un instant; mais ne vous éloignez pas, votre maître vous aime toujours, vous ne voudriez pas l'affliger, n'est-il pas vrai ?

THÉRÈSE.

Ah! le ciel nous en est témoin.

ROSE.

Restez donc, car votre départ lui donnerait bien du chagrin.

GERMAIN.

Allons, notre femme...

ROSE.

Braves gens, soyez bien sûrs que désormais vous ne trouverez ici que des cœurs qui vous chériront.

Ils vont pour sortir, Émile et Volmar les retiennent au fond du théâtre.

SCÈNE XXVI

ROSE, seule.

O ciel! Émile est d'un caractère doux, affable, et il a feint la violence, l'emportement. En restant avec moi, dit-il, il ferait le malheur de ma vie. C'est donc moi qui fais le malheur de la sienne... Et il a la générosité de s'accuser... Cette lettre, ce départ sont une feinte sans doute, mais deviendraient bientôt une affreuse réalité. Oserai-je lever les yeux devant lui... mais que dis-je, jamais je ne fus plus sûre de son amour.

SCÈNE XXVII

GERMAIN, THÉRÈSE, ÉMILE, VOLMAR, sont au fond du théâtre pendant la scène précédente, ROSE sur le devant.

ÉMILE, avec chaleur.

Oh! ma Rose, je tombe à tes pieds.

ROSE, jetant un cri.

Mon ami, c'est à moi de me jeter aux tiens... Je sais tout. Ils m'ont tout dit... Ah! Émile, comme vous me trompiez, et vous, mon frère, comme vous étiez son complice.

ÉMILE.

Ils t'ont révélé mon secret, mais je suis coupable d'artifice, n'ai-je pas un pardon à obtenir ?

ROSE, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon ami, tu as éclairé à la fois mon esprit et mon cœur... Et moi qui voulais te donner des leçons.

ÉMILE.

Ma chère amie, les meilleures sont celles que l'on reçoit en croyant les donner.

THÉRÈSE.

Ah ! monsieur, je réponds d'elle. Si vous aviez vu tout à l'heure. Quand on a un bon cœur, il ne faut jamais désespérer. Soyez aussi bonne que belle, et tout ira bien, mon enfant !... Ah ! pardon, madame.

ROSE.

Pour un homme si doux, comme tu as bien joué l'emportement. Tu as été violent, colère ; mon ami, changeons de rôle, je veux à ton exemple devenir douce et bonne, mais j'irai plus loin que toi. Tu ne m'as imité qu'un instant, et moi je veux te ressembler pour toujours.

ÉMILE.

Ma chère Rose, on ne se corrige pas si facilement d'un défaut. Tu y retomberas plus d'une fois peut-être ; mais tu en as vu les funestes conséquences, et avec le secours de l'indulgente amitié, tu finiras par en triompher. Tu sentiras que la douceur, que la bonté, sont le plus bel ornement d'un sexe aimable, et le gage assuré du bonheur des époux.

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — A. Pichat.

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Affaire Rondecuir, comédie en 1 acte, par E. Max et Eug. Leclerc. Un salon d'attente. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix . . 1 »

Agence Matrimoniale, comédie en 1 acte, par Emile Desbeaux. Un salon en 1873. 3 hommes, 1 femme. — Prix 1.50

L'Ami Fritz-Poulet, parodie de l'*Ami Fritz* en 2 actes, par Monréal et Blondeau. De nos jours. 8 hommes, 10 femmes. — Prix 1.50

A perpétuité, comédie en 1 acte, par G. Petit. Un salon. De nos jours. 3 hommes, 1 femme. — Prix. . . . . 1 »

L'Auberge de la Forêt, pochade en 1 acte, par E. Durafour. Une cour d'auberge sous Louis XV. 2 hommes, 2 femmes. — Prix . . . . 1 »

L'Automate, folie-vaudeville en 1 acte, par E. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 4 hommes, 1 femme. — Prix. . . . . 1 »

Une avalanche de domestiques, folie-vaudeville en 1 acte, par E. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 8 hommes, 5 femmes. — Prix. 1 »

Le Bailli de vas-y-voir, folie-vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Intérieur rustique. De nos jours. 2 hommes, 2 femmes. — Prix. . 1 »

Bamboula, vaudeville en 1 acte, par E. Durafour. Salle à manger. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »

La Banquette Irlandaise, comédie en 1 acte, par Marc Sonal et V. Gréhon. Un cabinet de travail. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix. 1.50

Les Bêtes noires du Capitaine, comédie en 4 actes, par P. Celières. De nos jours. 5 hommes, 3 femmes. — Prix. . . . . 2 »

Bobinette, vaudeville en 1 acte, par Saint-Agnan Choler. Une rue de village. De nos jours. 3 hommes, 3 femmes. — Prix 1.50

Les Brigands par amour, vaudeville en 1 acte, par G. Marot. Un salon. De nos jours. 4 hommes, 2 femmes. — Prix 1.50

La Cabine n° 9, comédie-bouffe en 1 acte, par Marc Sonal et P. Laurey. Un bureau d'attente aux bains. De nos jours. 3 h. 2 f. — Prix. 1 »

Les Cambrioleurs, drame en 5 actes, 7 tableaux, par Em. Max et Ch. Lancelin. De nos jours. 11 hommes, 4 femmes. — Prix . . . . . 2 »

Carmagnol, drame en 5 actes, par Emile Max et Eug. Leclerc. De nos jours. 9 hommes, 6 femmes. — Prix . . . . . 2 »

Ce bon Cyprien, vaudeville en 1 acte, par Marc Sonal. Un salon. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »

C'est le professeur, comédie en 1 acte, par G. Maquis et Alf. Bertinot. Un salon de village. De nos jours. 4 hommes, 2 femmes. — Prix. . 1 »

La Chambre des baisers, pièce en 3 actes, par Marc Sonal. De nos jours. 8 hommes, 5 femmes. — Prix. . . . . 2 »

Charge-toi d'Aglaé, vaudeville en 1 acte, par Marc Sonal. Un salon. De nos jours. 2 hommes, 2 femmes. — Prix 1.50

Charlotte et Nicaise, comédie-vaudeville en 1 acte, par G. Marot. Un salon. De nos jours. 1 homme, 1 femme. — Prix. . . . . 1 »

Le Client de Campagnac, comédie en 1 acte, par G. Petit. Un cabinet de travail. De nos jours. 4 hommes, 2 femmes. — Prix . . . . . 1 »

Les deux Cousins, folie-vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Un salon. De nos jours. — 2 hommes, 2 femmes. — Prix . . . . . 1 »

La Dinette, drame en 1 acte, par Marc Sonal. Une garçonnière. De nos jours. 1 homme, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »

Les Environs de Paris, vaudeville en 4 actes, 8 tableaux, par Blondeau et Monréal. De nos jours. 11 hommes, 14 femmes. — Prix . . . . 2 »

La Falaise de Penmark, drame en 5 actes, par H. Crisafulli. En 1800. 8 hommes, 7 femmes. — Prix . . . . . 2 »
La Famille Singer, vaudeville-pantomime en 1 acte, par P. Meyan et A. Guyon. Une chambre d'hôtel. De nos jours. 3 h. 2 f. — Prix. 1 »
Les Farces de Toto, folie-vaudeville en 1 acte, par E. Durafour. Un salon. De nos jours. 4 hommes. 2 femmes. — Prix . . . . . 1 »
La Femme de Paillasse, drame en 6 actes, par X. de Montépin. En 1847. 15 hommes, 9 femmes. — Prix. . . . . 2 »
La Fête, comédie en 3 actes, par Edouard Cadol. De nos jours. 6 hommes, 4 femmes. — Prix. 3.50
Fiez-vous donc aux femmes, folie-vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Un salon. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »
Fifine et Nonore, vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 3 hommes, 2 femmes. — Prix . . . . . 1 »
Le Fils d'une comédienne, drame en 5 actes, par L. et F. Beauvallet. De nos jours, 13 hommes, 10 femmes. — Prix . . . . . 2 »
Les Fureurs de Bouchonnard, vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour et E. Aupto. Un salon. De nos jours. 3 hommes, 2 femmes. — Prix. 1 »
La Grève des modistes, folie-vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Un salon. De nos jours. 4 hommes, 6 femmes. — Prix . . . . . 1 »
Huit bis, rue Papillon, comédie-bouffe en 1 acte, par Marc Sonal et V. Gréhon. Un boudoir. De nos jours. 3 hom. 2 fem. — Prix. . 1 »
L'intendant de papa, vaudeville en 1 acte, par P. de Néha et Mac Sonal. Un salon. De nos jours. 3 hommes. 2 femmes. — Prix. . . . . 1 »
Jacques Fayan, drame en 1 acte, par J. Bobillot et Emile Max. Une chambre. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »
Je vais retrouver ma femme, folie-vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Une chambre à coucher. De nos jours. 2 hom. 2 fem. — Prix. 1 »
Kerkakoff, pièce en 1 acte, par A. Lenéka et Matrat. Un salon. De nos jours. 2 hommes, 2 femmes. — Prix . . . . . 1 »
Ki-ki-ri-ki, pièce en 1 acte, par J. Sermet et L. Bataille. Un jardin japonais. De nos jours. 8 hommes, 10 femmes. — Prix. . . . . 1 »
Maboul, folie-vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour et P. de Néha. Un bureau. De nos jours. 3 hommes, 2 femmes. — Prix . . . . . 1 »
Mademoiselle Aurore, comédie-vaudeville en 3 actes, par Maur. Champagne. De nos jours. 10 hommes, 5 femmes. — Prix . . . . . 2 »
La Maison du mari, drame en 5 actes, par X. de Montépin et V. Kervani. De nos jours. 6 hommes, 6 femmes. — Prix . . . . . 2 »
Un Malade au second, comédie en 1 acte, par Marc Sonal et V. Gréhon. Un palier d'escalier. De nos jours. 4 hom. 2 fem. — Prix . . . 1.50
Maman Plumeau, folie-vaudeville en 1 acte, par E. Durafour. Un intérieur modeste. De nos jours. 1 homme, 2 femmes. — Prix. . . 1 »
Mam'zelle Clochette, vaudeville en 1 acte, par Monréal et Blondeau. Une chambre. De nos jours. 3 hommes, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »
Le Mariage rompu, pièce en 5 actes, par Edouard Cadol. De nos jours. 8 hommes, 4 femmes. — Prix 3.50
La Médaille, pièce en 1 acte, par Paul Jullien. Un salon sur un parc. Au moyen âge. 2 hommes, 11 femmes. — Prix. . . . . 1 »
La nouvelle bonne, vaudeville en 1 acte, par Monréal, Une salle à manger. De nos jours. 3 hommes, 2 femmes. — Prix. 1.50
La nuit aux émotions, vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Une salle d'auberge. De nos jours. 6 hommes, 3 femmes. — Prix . . . . . 1 »
Une Nuit de noces, folie-vaudeville en 1 acte, par H. Monréal et P. Meyan. Une chambre d'hôtel. De nos jours. 5 hom. 3 fem. — Prix. . . 1 »

La Nuit de noces de la fille Angot, vaudeville en 1 acte, par Monréal et Blondeau. Une chambre de perruquier. En 1793. 2 h. 1 f. — Prix. 1 »

On est bien forcé d'être honnête..., vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 2 hom. 2 fem. — Prix . . . 1 »

Où l'amour va-t-il se nicher? vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 1 homme, 2 femmes. — Prix . . 1 »

Un Pantalon pour deux, pochade en 1 acte, par E. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »

Le Petit Canuchon, vaudeville en 1 acte, par Monréal et G. Grisier. Une salle à manger. De nos jours. 4 hommes, 2 femmes. — Prix. . 1.50

La Petite à Bobinel, vaudeville en 1 acte, par P. de Néha et Marc Sonal. Un salon. De nos jours. 3 hommes, 2 femmes. — Prix. . . . . 1 »

Une Poire pour la soif, comédie-bouffe en 1 acte, par Marc Sonal et V. Gréhon. Un salon. De nos jours. 3 hommes. 2 femmes. — Prix. 1.50

Le Pompier de Victoire, folie-vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix. 1 »

Les Postillons de Fougerolles, drame en 5 actes, par Henri Crisafulli. En 1769. 7 hommes, 3 femmes. — Prix. . . . . 2 »

Le Premier rendez-vous, comédie en 1 acte, par J. de Nouvelle. Un atelier de peintre. De nos jours. 4 hommes, 1 femme. — Prix 1.50

Un Quiproquo, pochade en 1 acte, par Em. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »

Revendication, pièce en 3 actes, par Ch. Huber et Ch. de Trogoff. De nos jours. 7 hommes, 3 femmes. — Prix. 1.50

Sauve qui peut, folie-vaudeville en 1 acte, par E. Durafour. Un salon. De nos jours. 3 hommes, 2 femmes. — Prix . . . . . 1 »

La Serinette de Jeannot, vaudeville en 1 acte, par Blondeau et Monréal. Salon sous Louis XV. 3 hommes, 1 femme. —Prix . . . . . 1 »

Serment d'ivrogne, drame en 1 acte, par Emile Max et Eug. Leclerc. Une chambre. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix . . . . . 1 »

Son Altesse, comédie en 3 actes, par Edouard Cadol. De nos jours. 5 hommes, 2 femmes. — Prix 3.50

Le Tableau, comédie-bouffe en 1 acte, par Lenéka et Matrat. Un salon. De nos jours. 2 hommes. — Prix. . . . . 1 »

Tentée, drame en 1 acte, par Pierre Karatt. Une chambre. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix. . . . . 1 »

Les Terreurs de Jarnicoton, vaudeville-pantomime en 1 acte, par Monréal et Blondeau. Une chambre. De nos jours. 2 h. 2 f. — Prix. . . 1 »

Très fragile, charentonnade en 2 actes, par Hermil et H. Buguet. En 1872. 6 hommes, 10 femmes. — Prix. . . . . 1 »

Le Truc de Godillard, vaudeville en 1 acte, par Marc Sonal. Un salon. De nos jours. 2 hommes, 3 femmes. — Prix. 1.50

Le Vampire de Montlignon, folie-vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Un intérieur rustique. De nos jours. 3 hom. 1 fem. — Prix . . 1 »

Un Vieux farceur, vaudeville en 1 acte, par Em. Durafour. Une salle à manger. De nos jours. 2 hommes. 1 femme. — Prix . . . . . 1 »

Vive la joie et les militaires!!! pochade en 1 acte, par H. Buguet. Une salle à manger. De nos jours. 5 hommes, 6 femmes. — Prix. . . . . 1 »

Zizine et Gripardin, vaudeville en 1 acte, par E. Durafour. Une mansarde. De nos jours. 2 hommes, 1 femme. — Prix. . . . . 1 »

EN VENTE CHEZ LE MEME ÉDITEUR

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

Georges ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes. . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

H. BAUËR

Sa Maîtresse, 4 actes . 2 »

Paul BILHAUD et Maurice HENNEQUIN

Les Dragées d'Hercule, 3 actes. . . . . 2 »
La Famille Boléro, 3 a. 2 »
Le Gant, 1 acte 1 50
Heureuse ! 3 actes. . . 2 »
M'amour, 3 actes . . . 2 »
Nelly Rozier, 3 actes . 2 »
Le Paradis, 3 actes . . 2 »

M. BONIFACE

Clarisse Arbois. 3 actes. 3 50
La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 2 actes . . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

L'Armature, 5 actes. . 3 50
Les Avariés, 3 actes. . 3 50
Le Berceau. 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette. 3 actes. . . 2 »
La Couvée, 3 actes. . . 2 »
La Déserteuse. 4 actes. 3 50
L'Ecole des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Evasion, 3 actes . . 2 »
Les Hannetons. 3 act . 2 »
Maternité, 3 actes . . 3 50
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
La Petite Amie, 4 act. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . 2 »
Les Remplaçantes, 3 a. 2 »
La Robe Rouge, 3 a. 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes. . . 2 »

M. CHAMPAGNE

Mademoiselle Aurore 3 actes. . . . . 2 »

G COURTELINE

L'Article 330, 1 acte. . 1 »
Les Boulingrin. 1 acte. 1 50
Un Client sérieux. 1 a. 1 50
Les Gaietés de l'Escadron, 3 actes . . . . 2 »
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi ! 1 acte . . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Mentons bleus, 1 acte . 1 »

fr. c.

Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
Victoires et Conquêtes, 1 acte . . . . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in-8°). . . . . 4 »
Le Coup d'Aile. 3 act . 3 50
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . 2 »
La Figurante, 3 actes . 2 »
La Fille sauvage, 6 a. 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas du lion, 5 act. 2 »

Lucien DESCAVES

La Préférée, 3 actes. . 2 »
Les Souliers, 1 acte . . 1 »
Tiers État, 1 acte. . . 1 50

P.-L. FLERS

La Chaste Suzanne, 2 actes. . . . . 2 »

P.-L. FLERS et Eugène HÉROS

Ah! Moumoute! 2 act. 2 »
Les Suites d'un Premier Mai, 1 acte. . . . . 1 »

Paul GAVAULT

Une Affaire Scandaleuse, 4 actes. . . . . 2 »
Les Aventures du Capitaine Corcoran, 5 a. 17 tableaux. . . . . 2 »
La Belle de New-York, 2 actes, 3 tableaux . 2 »
La Dame du 23. 3 act. 2 »
a Dette, 5 actes . . . 2 »
Les Dupont, 3 actes. . . 2 »
Le Frisson de l'Aigle, 5 actes . . . . . 2 »
Manu Militari ! 1 acte . 1 50
Mr l'Adjoint, 1 acte. . 1 50
La Petite Madame Dubois, 3 actes. . . . . 2 »
Plutus ! 3 actes. . . . 2 »

Paul GAVAULT et V. DE COTTENS

Chéri ! 3 actes. . . . . 2 »
Le Guet-Apens, 1 acte. 1 50
Fin de Rêve, 3 actes . 2 »

Paul GAVAULT et R. CHARVAY

Mademoiselle Josette, ma femme, 4 actes . 2 »

Paul GAVAULT et P. L. FLERS

Charmant Séjour ! 3 a. 2 »

Paul GAVAUL et GUILLEMA

Les Femmes de Paille 3 actes. . . . . .

Paul GAVAUL Eugène HER et Eugène MIL

Family-Hôtel, 3 actes.

Maurice HENNE

Inviolable ! 3 actes. . .
Les Joies du foyer, 3
Totote et Boby, 1 acte

Maurice HENNE et Georges DU

Le Coup de fouet, 3 a.
Le Remplaçant, 3 ac
Le Voyage autour d Code, 4 actes. . . .

Maurice HENNE et Pierre VEB

Florette et Patapon, 3
Vous n'avez rien à de clarer ? 3 actes. .

Eugène HER

Don Juan Moderne, 1
Il est Ignoble avec Bo chard, 1 acte . . .

Eugène HÉR et L. ABRI

Paquerette, 1 acte. .
La Veuve, 1 acte . .

Jean JULLI

L'Ecolière, 3 actes. .
La Mineure, 1 acte .
Les Plumes du Ge 4 actes . . . . . .
La Poigne, 5 actes. .
La Sérénade, 3 actes

G. LENOTR

Colinette, 3 actes . .
Les Trois Glorieu 4 actes . . . . . .

H. DE NOUSSA

Au-dessus des Fronti res, 3 actes . . . .

MARC SON

La Chambre des Ba sers, 3 actes. . . .

Albin VALABR et Maurice HENNE

Coralie et Cie, 3 act.
Place aux Femmes ! 4

Pierre VEBE

L'Amourette, 3 actes. .
Chambre à part, 3 a. .
Gonzague, 1 acte. . .
Loute, 4 actes. . . . .

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine — A. DUCHAT

4/74

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2240
E8J4
1910

Etienne, Charles Guillaume
La jeune femme colère